

NEW EUROPE COLLEGE
REGIONAL PROGRAM



Les cultes des saints souverains et
des saints guerriers et l'idéologie du
pouvoir en Europe Centrale et Orientale

Actes du colloque international
17 janvier 2004,
New Europe College, Bucarest

Volume coordonné par
Ivan BILIARSKY et
Radu G. PĂUN

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright © 2007 – New Europe College

ISBN 978-973-88304-1-7

New Europe College

Str. Plantelor 21

023971 Bucharest

Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro

tel: (+40-21) 327.00.35; fax: (+40-21) 327.07.74

ÉTIENNE LE GRAND ET LES SAINTS GUERRIERS DANS LA TRADITION POPULAIRE ET LES SOURCES NARRATIVES

Tudor TEOTEOI

Il y a plusieurs raisons qui m'ont poussé à choisir ce sujet. Tout d'abord, c'est que dans la personnalité d'Étienne le Grand sont mêlés de façon exemplaire les deux aspects qui sont inclus dans ce titre : le saint souverain et le culte des saints militaires. Ses victoires, ainsi que ses défaites, ses prouesses sur le champ de bataille ont inspiré son culte en tant que Grand et Saint (*Ștefan cel Mare și Sfânt*), forgé très tôt après sa mort, et ont fortement lié ce culte à celui des saints militaires.

« Après sa mort - raconte le chroniqueur Grigore Ureche - et jusque de nos jours, tout le monde l'appelle *Saint* (c'est nous qui soulignons - T. T.) voïvode Étienne, pas pour son âme, qui se trouve dans le mains de Dieu, car autrement il a été lui aussi un homme pécheur, mais pour ses faits de prouesse, que personne parmi les voïvodes ne les a accomplis, ni avant, ni après lui »¹.

Cette notion de sainteté s'inscrit, elle-aussi, dans le sillage de la tradition byzantine, qui attache la sainteté à la dignité impériale² en tant que telle, et, par multiplication, à chaque

souverain orthodoxe, mentalité prolongée et même renforcée après la chute de Byzance. Cette vision est bien différente par rapport à celle de l'Occident, qui a forgé le culte des Saints Rois, réservé seulement aux souverains, surtout aux rois jouissant de faveurs spéciales de la part de l'Église, grâce à leurs mérites particuliers quant à la religion chrétienne (comme la christianisation de leurs peuples, la sainteté de leur vie personnelle, etc.). Une situation très intéressante d'interférence culturelle est mise en lumière par l'espace riche en traditions latines et byzantines de la Transylvanie médiévale : dans certaines églises orthodoxes, comme celles de Crișcior et Ribița, on est surpris de rencontrer des représentations des Saints Rois de Hongrie : Étienne, Ladislas (Laszlo) Ier, ou Emmerich³.

À la base de ce culte de la sainteté d'Étienne le Grand se trouve le fait que le voïvode a réellement eu une dévotion particulière à l'égard de certains saints militaires, tels que Georges et Démétrius, mais aussi à l'égard de Procope, en faisant bâtir des églises dédiées à eux et liées à leur culte. Parmi eux, Saint-Georges a joui d'une faveur toute particulière. C'est dans cette direction que s'inscrit la protection spéciale accordée par le voïvode au monastère athonite de Zographou, mis sous le vocable du saint. Dans les sources byzantines et post-byzantines, le monastère est désigné aussi comme *monastion Boulgaron*, c'est-à-dire le monastère des Bulgares. Monsieur Petre Năsturel a eu bien raison d'affirmer que c'est exactement Étienne le Grand, suivi dans cette direction par ses successeurs au trône de la Moldavie, qui a fait de ce monastère la véritable lauré moldave au Mont Athos⁴, tout en arrachant ce rôle à la Valachie. Cela veut dire qu'il a remplacé ici la Valachie, pays placé dans un degré plus accentué de soumission envers le pouvoir turc et dont les voïvodes se

manifestaient fréquemment comme instruments de la politique ottomane dans la région.

Par ailleurs, P. Năsturel fait dans le même contexte la remarque suivant laquelle

« les princes valaques contemporains furent fréquemment les instruments de la politique de ses ennemis, les Turcs et les Hongrois ».

Une belle icône de Saint-Georges, gardée dans ce monastère et reproduite pour la première fois par Marcu Beza et ensuite par V. Căndea et C. Simionescu, aurait été offerte, dit-on, par le voïvode après sa victoire de 1475 sur les Turcs. Ceci était le signe de reconnaissance envers le saint patron, qui par ses prières et intercessions, ainsi que par ses actions, apportait une aide très précieuse au peuple chrétien de son pays dans son effort militaire contre le péril ottoman⁵. La Bibliothèque Nationale de Vienne possède un plus beau manuscrit slavo-roumain qui a sans doute appartenu au monastère de Zographou. Exécuté dans un monastère moldave, ce manuscrit est richement orné de titres et de vignettes polychromes, qui chatoient sous la profusion de l'encre d'or et d'argent, ainsi que des quatre portraits des évangélistes. Le plus important pour nous est toutefois le colophon, dont le texte précise que le voïvode Étienne fit copier cet Évangélaire par le moine Philippe et qu'il le fit relier en métal pour servir de prière à lui, à son épouse Marie, ainsi qu'à leur fils Bogdan dans son église, le monastère de Zographou,

«où est la demeure du glorieux martyr et porteur de victoire (*tropaiophoros*, mais le terme utilisé ici est le slave *pobedonosec*) Georges»,

le 23 août 1502 (7010)⁶.

On connaît d'autres manuscrits écrits en Moldavie et donnés par Étienne le Grand à Zographou, qu'il considérait toujours comme *son* monastère. Le premier est une *Praxis* (ou *Actes des Apôtres*) copiée en 1463 et conservé à présent en Russie. Viennent ensuite un codex slave conservé aussi en Russie et renfermant les *Propos ascétiques de l'abbé Dorothee*, offert à Zographou en 1475, un Tétraévangile slave calligraphié en 1492 par Teodor Mărișescu et trouvé à Moscou⁷.

Le premier document donné par Étienne le Grand au monastère de Zographou date du 10 mai 1466, établissant une donation annuelle de 100 ducats de Hongrie ; suivi par celui du 13 septembre 1471, émis « de son coeur pur et rempli de lumière ». Par ce dernier document, le prince assignait à l'infirmerie du monastère une offrande de 500 aspres par an⁸. Témoignage de la spiritualité hésychaste, le fragment que nous venons de citer se rencontre dans plusieurs documents du voïvode. Parmi ceux-ci, une mention à part méritent les trois documents délivrés le 12 mars 1488 pour la cathédrale de la métropole de Suceava, dédiée, elle-aussi, à Saint-Georges. Ces documents nous sont parvenus à travers leur traduction allemande faite par les autorités autrichiennes de Czernowitz en 1784. Chacun tient à préciser que sa donation était faite à la cathédrale « aus unserem Wohlwollen, reinem auch erleuchtetem Herzen »⁹. La même formule se rencontre dans la majorité des actes qui concernent le monastère de Voroneț, bâti par le voïvode en l'honneur du même saint militaire¹⁰.

Étienne le Grand a doté aussi le monastère de Zographou d'une paire de rhipidia en argent doré et qui ressemblent à ceux du monastère de Putna, travaillés en 1497 et décrits pour la première fois par O. Tafraľi¹¹. Les vicissitudes de l'histoire ont imposé que ces deux pièces d'orfèvrerie données au monastère athonite se trouvent à l'heure actuelle dans le

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

monastère Saint-Jean l'Évangéliste de l'île de Pathmos. Sur chaque rhipidion est gravé le même texte slave qui dit que

«Jean Étienne voïvode, par la grâce de Dieu prince du pays moldave, fils du voïvode Bogdan, a fait ce rhipidion pour l'église du saint et grand martyr Georges au monastère de Zographou de la Sainte Montagne. Le 30 juillet 6996» (=1488)¹².

Une autre icône de Saint-Georges se trouve dans le katholikon de Zographou, placée près de l'iconostase, sous un baldaquin sculpté. D. P. Bogdan¹³ a publié le texte russe qui accompagne le revêtement métallique exécuté au XIX^e siècle à Saint-Pétersbourg et où il est dit que cette icône représente Saint-Georges

« qui s'est montré en 1484 à Étienne le Grand, voïvode de Moldavie, qui rénova par la suite cette sainte demeure de Zographou ».

Si la date est correcte, l'année 1484 signifie la perte de Chilia et de Cetatea Albă, suivie par d'autres confrontations avec les Turcs pendant les deux années suivantes. D'autre part, si 1484 est vraiment marquée par la vision de Saint-Georges, qui se soit montré au voïvode moldave, il est bien difficile de mettre ce fait en accord avec la thèse d'un « blocage psychologique »¹⁴ qui ait imposé une sorte de paralysie aux actions guerrières d'Étienne. Autrement, il faudrait prendre en considération l'éventualité que le saint aurait pu conseiller le voïvode de mettre fin à ses actions militaires dirigées contre les Ottomans. Vu le silence total des sources quant à ce sujet, formuler une telle hypothèse serait une chose identique avec l'abandon de l'histoire au profit d'une sorte de métahistoire.

Et on sait par ailleurs que les luttes d'Étienne le Grand avec les Turcs ont continué jusqu'à l'accord de paix conclu en 1487.

Il y a, dans la Moldavie d'Étienne le Grand, d'autres églises dédiées à Saint-Georges, comme celle de Baia ou de Hârlău¹⁵. La plus connue en reste toutefois celle de Voroneţ. L'imaginaire populaire a forgé une légende assez détaillée sur les préliminaires de ce monastère et qui renvoie à la légende de Putna. À l'origine, il y avait plusieurs moines, très pieux et qui ont construit un monastère dédié à Saint-Laurent, à l'ouest du village Vicovul de Sus. Parmi eux se trouvait l'hiéromoine Daniel, « le plus pieux » et très doué dans la préparation de certains produits de travail manuel. Un jour, avec la permission de l'higoumène,

« sans laquelle il n'oserait faire aucun pas en-dehors du monastère (nous avons affaire ici au respect de la discipline nécessaire à l'intérieur du monastère, à l'obéissance envers le supérieur en tant que vertu cardinale de la vie monastique), celui-ci (c'est-à-dire Daniel) se rendit dans la ville de Siret pour vendre ses produits. Il s'y est attardé, non pas à cause du négoce, mais à cause de sa réputation, qui poussait tous les chrétiens des alentours à le solliciter pour obtenir secours de la part de Dieu ».

Du retour au monastère, et puni par le *proestos* à cause du retard, il prit la décision de se faire ermite, de se retirer donc en hésychaste dans un coin presque inaccessible situé aux alentours. Là, il a dressé son *kellion* (qu'on peut voire encore de nos jours à Putna) dans un lieu sauvage, où il y avait une vaste forêt, avec un grand nombre de rochers et un ruisseau en bas. Bref, un paysage qui rappelle la description faite au Mont Sinaï (avec le monastère de Sainte-Catherine)

par l'*Itinerarium Hierosolymitanum* d'Antoninus Placentinus (ou de Plaisance, aujourd'hui Piacenza, en Italie), vers la fin du VI^e siècle. Ici, dans son pauvre *kellion*, il a reçu la visite d'Étienne le Grand, qui s'était égaré pendant la chasse. Hébergé par le moine,

« il (le prince) a promis d'élever dans cet endroit un monastère qui allait recevoir le nom de Putna, d'après le ruisseau qui coulait dans la vallée d'en bas, et Dieu de l'aider dans toutes ses actions »¹⁶.

Après l'érection de Putna, l'exode des moines (ou des caloyers) vers celui-ci a provoqué le déclin de l'ancien monastère de Saint-Laurent, dont le nom a été abrégé en Laure. Bien qu'inexacte, cette explication n'est pas dépourvue d'intérêt, en tant qu'étymologie populaire du substantif commun « laure » (= « lavră » en roumain), lié à l'organisation monastique.

En ce qui concerne Daniel, on dit qu'il s'est établi dans un autre lieu désert et sauvage, car il fuyait le bruit des agglomérations humaines, comme presque tous les saints élus de la tradition byzantine.

Il s'est donc établi sur les bords du ruisseau de Voroneț, ou l'eau du Corbeau. Ici, il vivait toujours comme dans son *kellion* de Putna : en jeûne, prière, l'apprentissage de ceux qui venaient auprès de lui. Et c'est ici que Daniel a rencontré le voïvode Étienne le Grand après sa bataille avec les Turcs, à Valea Albă ou Războieni. Vaincu par les Turcs, dans sa détresse, Étienne a prié Daniel de le conseiller. Et Daniel lui dit de rassembler son armée, de recommencer la guerre avec l'ennemi, car il vaincrait à coup sûr s'il faisait promesse d'ériger une construction sur la place où ils se trouvaient alors. Étienne écouta le conseil

de l'ermite, vainquit les Turcs et fit bâtir sur la rivière du Corbeau un très beau monastère nommé Voroneţ, en signe de remerciement pour la victoire gagnée avec l'aide de Dieu¹⁷.

Ce même épisode est raconté avec d'autres détails pittoresques par le chroniqueur Ion Neculce. Selon sa version, après avoir fini ses prières, le père ermite a reçu le voïvode Étienne qui était vaincu par les Turcs, et l'a conseillé de ne pas abandonner le combat, car la guerre et la victoire étaient à sa portée, comme une garantie venue de la part de Dieu, mais à la seule condition de faire édifier un monastère dans ce lieu d'ascèse de l'ermite, monastère dont le patron devait être Saint-Georges. C'est ainsi qu'il a érigé le monastère de Voroneţ, dédié au saint¹⁸.

Ainsi, comme il a été déjà souligné, le fait de choisir Saint-Georges comme patron du monastère est d'une grande importance. Il s'agit d'un saint militaire, dont le concours dans la lutte contre les ennemis de la foi chrétienne était très précieux. C'est un thème très répandu dans l'historiographie du Moyen Âge chrétien. Aux dires de Richer de Saint-Rémi (fin du Xe siècle), mourir pour la patrie est une chose bien honorable, mais plus honorable encore est celle de mourir pour la défense des chrétiens¹⁹. Dieu dirige toutes les actions humaines, et nulle victoire ne peut être remportée sans son aide. À la mort de Louis V (986-987), le dernier carolingien, une assemblée d'États s'est assumée la mission de choisir entre Charles de Lorraine, l'oncle du roi défunt, et Hugues Capet (987-996), le fondateur de la nouvelle dynastie, élu avec le concours du puissant archevêque de Reims, Adalbéron. Conscient que seule l'aide divine pouvait lui apporter la couronne, Charles mettait tout son espoir en Dieu, en

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

invoquant la volonté du pouvoir céleste, car c'est la divinité qui dirige les choses de ce monde (*Sed Divinitas res mundanas determinans*)²⁰. Cette idée représente un lieu commun, un *topos* rhétorique de la littérature médiévale. La défaite était elle-aussi une conséquence de la colère divine, une punition du ciel pour les péchés des hommes, surtout s'ils étaient des chrétiens. Aux yeux des Byzantins, tous les malheurs abattus sur eux étaient dus à leurs péchés, et ces malheurs avaient de profondes motivations théologiques, que seul Dieu connaissait, par ses justes jugements (*krimasi hois monos ho Theos oide*)²¹. Un état d'esprit similaire est présent dans le Moyen Âge occidental. Un exemple édificateur a été remarqué par Gilles Constable, étant par la suite mis en relation avec l'espace roumain par Ovidiu Cristea, qui a fait un rapprochement du dialogue entre le roi Louis VII, à peine revenu en France après son expédition en Terre Sainte, et Bernard de Clairvaux, et la rencontre qui a eu lieu entre Étienne le Grand et l'ermite Daniel (Daniil Sihastrul).

Le thème du dialogue entre Louis VII et Saint-Bernard était l'échec de la II^e Croisade. Le roi pensait que Dieu avait abandonné les forces chrétiennes, tandis que Saint-Bernard adressait une remontrance au roi, car c'était lui qui avait cessé de mettre ses espoirs et sa confiance en Dieu. Le roi était donc coupable pour avoir mis sa confiance dans ses propres forces, plutôt que dans l'aide de Dieu (*plus sperabat de viribus suis, quam de Dei adiutorio*), qui l'avait puni pour cette arrogance (*frangit Deus omnem superbum*)²².

En ce qui concerne la rencontre entre Étienne le Grand et Daniel, il y a des nuances qui font certaines différences par rapport au dialogue entre Louis VII et Saint-Bernard. Tout d'abord, c'est la condition des protagonistes qui se rapproche, sans toutefois être identique. Puis, c'est le prince moldave qui

cherche Daniel, dans son ermitage. Ce dernier le met dans la situation de l'attendre, afin qu'il finisse sa prière. La situation d'Étienne était dramatique. Il se trouvait vaincu dans son pays, et poursuivi par ses ennemis, tandis que Louis VII avait participé à la croisade en Terre Sainte. Pour le roi, il s'agissait donc d'une lutte offensive. Cette fois, il l'a perdue, à cause de son arrogance, de sa faible croyance en Dieu. Il devait seulement changer d'attitude. Le prince moldave est tenu d'apporter une preuve concrète, matérielle de sa foi. Il se confesse à l'ermitte, car il est conscient de ses péchés. Il avait donc perdu la confiance et l'aide de Dieu. Mais il pouvait tout refaire et regagner l'assistance divine. La garantie était sa promesse d'élever un monastère dédié à Saint-Georges, après sa future victoire contre les Turcs. Cette victoire lui est assurée par l'ermitte, qui l'exhorte de réunir de nouveau son armée. L'attitude générale du grand voïvode a été de pleine confiance dans le secours venu de la part de Dieu. Font exception à cette règle générale ses quelques défaites, considérées par le chroniqueur et par lui-même comme une punition venue du ciel pour sa perte de confiance dans le pouvoir divin. Le *Letopiseț* du Pays de la Moldavie, rédigé par Nicolae Costin sous la forme d'une chronique d'histoire universelle, c'est-à-dire d'un chronographe, réitère la confiance du voïvode dans le fait qu'il jouissait de la protection divine dans toutes ses actions, sa conscience plénière que ses victoires sont dues à cette protection. La victoire remportée par Étienne sur son adversaire Radu le Bel, voïvode de la Valachie, est due « à l'aide de Dieu »²³ ; dans une autre bataille, celle de Războieni, le voïvode est tombé du cheval, mais

« Dieu lui a accordé sa protection, et il s'est sauvé sans aucune blessure »²⁴.

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

Même la fondation du monastère de Putna, sa nécropole, consacrée le 3 septembre 1470, a donné expression à sa conviction que ses victoires « lui viennent pas d'ailleurs, mais directement de Dieu »²⁵. Cette forte croyance en Dieu fait la différence entre Etienne et Louis VII de France, accusé par Saint-Bernard pour son attitude arrogante.

Voilà donc les raisons qui nous autorisent à penser qu'on pourra mieux tirer profit si nous rapportons le récit de la rencontre d'Étienne le Grand avec l'ermite Daniel à d'autres épisodes similaires de l'espace orthodoxe. Assez proches de cette rencontre nous semblent deux épisodes qui se sont passés au XIV^e siècle. Le premier est lié à l'espace byzantin et balkanique, tandis que le second a eu lieu en Russie, pendant la seconde moitié du XIV^e siècle.

La rencontre entre le prince souverain et le saint moine qui vit dans une communauté monacale située dans une ville quelconque ou dans la capitale, dans une montagne sainte ou une autre place, mais le plus souvent dans le désert, s'inscrit dans le sillage d'une tradition byzantine dont les origines remontent jusqu'aux premiers siècles du christianisme. Dès le IV^e siècle, un moine catholique (ou orthodoxe, ce qui veut dire adepte du symbole nicéen de la foi) prédisait à l'empereur Valens, protecteur de l'arianisme, et qui partait contre les Visigothes, sa mort prochaine, chose qui allait s'accomplir lors de la bataille d'Andrinople (378)²⁶. Au XII^e siècle, un autre moine,

« totalement ermite et menant une vie de retraite dans les montagnes » (*pantos anachoretikos te kai oreios*),

prédisait la future destinée impériale de Manuel I^{er} Comnène (1143 – 1180), quoi qu'il n'ait pas été l'aîné des fils de Jean II Comnène (1118 – 1143)²⁷.

Le XIV^e siècle byzantin se trouve en plein centre de la période des Paléologues, qui connaît un renforcement de la mystique orthodoxe, et en même temps un revirement de l'hagiographie byzantine. Grégoire le Sinaïte (+ 1346), Grégoire Palamas (+ 1359) et Maxime le Kausokalybe (Kausokalybitès, + ~ 1365) s'inscrivent parmi les figures les plus intéressantes et les plus en vogue de cette galerie de saints byzantins de l'époque.

Moins d'une décennie après la mort de Grégoire Palamas, un synode de l'Église byzantine consacrait le triomphe de la mystique hésychaste et sanctifiait son grand défenseur, dont le nom est resté dans le syntagme qui marque la fusion totale entre l'hésychasme et la doctrine palamite. Pour la préparation du synode, tenu en avril 1368, et afin d'obtenir cette canonisation, le patriarche Philotheos Kokkinos (1353-1354 et 1363-1376) a rédigé lui-même un très long *Enkomion* de Palamas, qui pourrait être considéré plutôt comme sa Vie de saint (*Bios kai politeia*), vu le fait d'être traité en permanence en tant que saint par l'auteur. Mais ce n'est pas tout. Palamas y est en même temps un anti-Latin convaincu, ennemi des « latinophrones » de Byzance,

« un feu qu'on ne pourrait jamais éteindre de l'Empire des Rhomées »²⁸.

Son patriotisme est prouvé à la fois par la parole et l'action, à l'occasion de la visite rendue par Étienne Doušan au Mont Athos en 1347, donc seulement une année après que ce dernier ait pris l'initiative historique de la création du patriarcat et du

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

tsarat serbe, geste considérés comme un grave affront et un terrible coup porté à la suprématie byzantine dans le monde orthodoxe. La visite de Doušan, durant laquelle celui-ci a comblé les monastères athonites de toutes sortes de richesses et donations, a marqué le commencement de l'hégémonie serbe sur l'Athos, situation qui allait durer environ deux décennies. Au commencement de la même année 1347, le triomphe politique de Jean Cantacuzène, devenu empereur sous le nom de Jean VI, apportait aussi le triomphe de l'hésychasme palamite et portait Grégoire Palamas, le fameux défenseur des hésychastes et qui vivait alors comme moine à Athos, au sommet de sa gloire. Ce fait était très bien connu par le tsar serbe, qui a voulu mettre à son profit le prestige dont jouissait Palamas dans le monde orthodoxe. C'était bien le souverain serbe, durant son séjour athonite, qui est allé chercher Palamas.

« Et le chef des Serbes Étienne mettant lui-aussi pied à Athos - car cette misérable rébellion dirigée contre les Rhomées a fait que celui-ci soit devenu empereur d'un territoire important de l'Empire des Rhomées - donc c'est ainsi que celui-ci s'est rendu alors à la Sainte Montagne. Après avoir rencontré ce grand prélat, il a mené une conversation avec lui, car il désirait depuis longtemps entendre ses paroles, tellement grande était sa renommée. Tout d'abord, il a commencé par le prier, et de combien de moyens n'a-t-il fait usage pour l'attirer de sa part, et de combien de choses n'a-t-il dit pour le déterminer de se transférer dans son pays ? Mais, vu son manque de réussite en ce sens, il a trouvé un deuxième moyen d'action, auquel il a ajouté aussi la menace qu'il va conquérir Constantinople tout de suite et que le grand Palamas sera son envoyé auprès des deux empereurs. Mais cette question qui concernait une future mission confiée à Palamas n'était

qu'une dissimulation, et pas du tout la vérité de la situation. Car, après avoir acquis, sur la terre des Rhomées, une domination encore peu consolidée et ébranlée, il ne voulait pas du tout que ce grand Palamas demeure au pouvoir des Rhomées, celui-ci étant comme un feu vif de l'Empire, capable de rallumer de nouveau la flamme de la bienveillance de ses concitoyens²⁹. »

Le patriotisme byzantin de Palamas s'accordait parfaitement avec la pénétration des valeurs spirituelles de Byzance partout dans le monde orthodoxe du temps. Une place à part dans cette transmission du dernier byzantinisme parmi les autres peuples orthodoxes revient à Grégoire le Sinaïte. Ses attaches initiales au monde de l'Orient chrétien, pour errer finalement à travers plusieurs régions européennes de Byzance et puis de la Péninsule Balkanique – le Mont Athos y compris – lui ont apporté une assez grande célébrité dans les milieux orthodoxes de l'époque. Devenu fameux, il s'était établi finalement à Paroria, région située aux confins de l'actuelle frontière bulgare-turque.

Arrivé donc à Paroria, le maître Grégoire le Sinaïte se levait comme un soleil brillant pour ceux qui étaient engloutis par les ténèbres, et nourrissait à satiété du pain de la vie tous ceux qui y étaient affamés. Je ne me sens pas en état de raconter ici tous ses hauts faits ; car il est devenu une source inépuisable par la parole, l'action et la contemplation. Sa renommée s'est répandue partout dans la Grande Ville, dans la Thrace et la Macédoine, dans tout l'habitat des Bulgares et des régions d'au-delà du Danube et de la Serbie. Et des foules innombrables des élites sociales coulaient vers lui, désireuses de se rassasier directement de la source de ses enseignements éternellement vivants, et ils ont acquis vraiment tout ce

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

qu'ils voulaient. Grâce à lui, les montagnes de Paroria, désertes et inhabitées jusqu'alors, sont devenues peuplées, à tel point qu'elles furent remplies de troupes de moines qu'il avait consacrés de ses propres mains. En même temps, par des lettres merveilleusement édificatrices, il a fait que les empereurs de la terre, c'est-à-dire Andronic et Alexandre, Étienne et Alexandre, deviennent ses adeptes. De la sorte, le corps des moines a considérablement augmenté dans les territoires et les villes de ces souverains, par la vertu et l'enseignement du saint père Grégoire le Sinaïte. Et si tu l'avais vu, tu aurais pu croire qu'il s'agissait de la joie salvatrice d'une autre Montagne Sainte (c'est-à-dire d'une autre montagne sainte que l'Athos). Et la capitale des Bulgares est devenue une habitation de moines durant la vie de ce bienheureux maître spirituel³⁰.

Le don de la prophétie de Grégoire le Sinaïte était un signe indéniable de sa sainteté. Parmi d'autres, il a prédit que les empereurs de Byzance viendront le voir,

« à dessein de s'informer auprès de lui sur l'avenir ou plutôt pour le salut de leur âme ».

Peu de temps s'est écoulé et les empereurs des Romains sont arrivés à le voir. Il s'agit des deux empereurs : Cantacuzène (d'éternelle mémoire), et Jean (V Paléologue), qui régnaient alors. Et ils leur a annoncé tous ces événements futurs auxquels ils seront confrontés : l'apostasie, les scandales, les meurtres, les guerres civiles, les pièges, la domination des païens, les incursions et leur pillages, et de nouveau le rappel des croyants et la joie future pour les choses qui arriveront au moment annoncé par des signes, en conformité avec la parole du Seigneur Luc (L'Évangile selon Luc, 21, 28). Ces choses étant dites, il s'est retourné pour l'enseignement, en leur disant :

« Il est nécessaire que vous, même s'il s'agit de vous en tant qu'empereurs de la Terre, vous ayez toujours les yeux et l'attention dirigés vers l'empereur céleste, et que vous teniez sa loi comme sceptre céleste et accomplissiez, vous, avant tous les autres, ses saints commandements, et imitez, autant qu'il vous sera possible, toutes ses actions, ainsi qu'il est écrit (dans la Sainte Écriture) ... Vous voyez, ne soyez pas chagrinés à cause des choses tristes qui s'abatront sur vous, mais faites preuve d'endurance, afin que vous ayez dans les cieux aussi la couronne de l'empire qui vous est donnée par Christ, notre Dieu. »

Et en les voyant partir, il dit à Cantacuzène :

« Toi, tu seras conduit au monastère »,

et au Paléologue :

« Règne, toi qui n'es pas gouverné, et ne t'égaré pas : car ton règne sera long et faible, et portera en lui beaucoup d'hivers. Allez en bonne santé et paix ! »³¹.

Et c'est exactement selon cette prédiction que se sont passés les événements dans l'Empire byzantin durant la deuxième moitié du XIV^e siècle : Jean VI Cantacuzène a abdiqué (1354) pour devenir le moine Joasaph, tandis que son gendre, Jean V Paléologue, a eu part d'un long, mais assez difficile règne (1341 – 1391), confronté à des épreuves de toute sorte.

Dans cet épisode, les choses se produisent selon un cliché devenu déjà habituel : les princes laïques, c'est-à-dire les deux empereurs de Byzance, viennent chercher le saint, pour sonder ses opinions et connaître l'évolution future des choses de l'empire.

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

Dans la Russie médiévale de la même période, le pouvoir du prince de Moscou allait s'agrandir constamment. Son Église et idéologie politique se sont formées « sur le modèle byzantin »³². En 1299, le métropolite « de Kiev et de toute la Russie », Pierre, d'origine russe, avait abandonné son siège traditionnel de Kiev, ville détruite et ruinée par l'invasion mongole, pour s'établir à Vladimir, capitale de la principauté de Souzdal. Peu à peu, Pierre a pris l'habitude de visiter le prince de Moscou à Kremlin, où il est mort en 1326. Son successeur, le grec Théognoste, mort en 1353, a établi de façon définitive sa résidence à Moscou, fait d'importance capitale pour l'ascension de l'État de Moscou, devenu aussi le centre de l'Église orthodoxe russe, fortement enracinée dans la tradition de Byzance. Jouissant des faveurs du khan Uzbek de la Horde d'Or, Ivan Ier Kalita (=Escarcelle, 1325-1341) a conquis la ville de Vladimir, et a pris le titre de « prince de Vladimir et de toute la Russie »³³, c'est-à-dire de grand prince. Son petit-fils Dimitri (1359-1389) a eu la chance d'hériter cette situation, avec une Église fidèle et en évolution ascendante³⁴. À sa tête se trouvait le métropolite d'origine russe Aleksej (1353-1378), qui a joué à certains égards un rôle similaire à celui de Théoctiste (1453-1478) dans la Moldavie d'Étienne le Grand. Assez proche du rôle joué par l'ermite Daniel au temps d'Étienne le Grand se trouve la personnalité de Saint-Serge de Radonež. Hégoumène de ce monastère, dédié à la Sainte Trinité, Serge s'inscrit parmi les personnalités les plus vénérables de l'histoire ecclésiastique de la Russie. Confronté avec la rivalité des autres princes russes au sujet du titre de grand prince, Dimitri est entré en conflit avec Michel de Tver, beau-père d'Olgerd (Algirdas, 1341-1377), prince de Lithuanie, en s'attirant aussi l'hostilité du khan Mamaï de la Horde d'Or. Après un succès obtenu par Dimitri sur les

bords du fleuve Oka (1378), le khan mongole a préparé une grande expédition contre lui³⁵.

La *Vie* de Saint Serge, rédigée par son disciple Epifanij Premudryj, donne une description assez circonstanciée de ces événements, qui ont mis le prince en étroite liaison avec le saint. C'est le prince (donc le grand *knjaz'* Dimitri) qui est venu « chez le très pieux Serge » et lui a dit :

« Mon père, une grande détresse pèse sur moi et me donne des soucis ; j'ai entendu que Mamaï met sur pied toute son armée et se dirige vers la terre russe, en voulant détruire les églises que Christ même, avec son sang, les avait rachetées. C'est à cause de cela, saint père, que je te supplie d'adresser une prière à Dieu, car ce fait est un vrai motif d'inquiétude pour chaque chrétien ».

Et voilà la réponse du pieux moine :

« Vas contre eux, et avec l'aide de Dieu, tu les vaincras et reviendras sain avec les tiens. Il faut seulement que tu ne perdes pas la tête ».

Encouragé par ces mots, le *knèz* lui répondit :

« Si Dieu nous vient en aide grâce à tes prières, une fois rentré victorieux chez moi, je ferai édifier une église en l'honneur de la très vénérable Notre Dame, la Mère de Dieu, à sa vénérable Dormition, et je donnerai au monastère le règlement communautaire »³⁶,

ce qui voulait désigner les monastères dits *koinobia*.

En effet, le bruit s'est répandu que Mamaï vient avec ses Tartares, une grande et forte armée. Et le *knèz*, tout en

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

rassemblant la sienne, est parti contre eux. Les choses se sont déroulées selon la prédiction de Saint-Serge : en remportant la victoire, le prince a chassé les Tartares et s'est retourné sain et sauf avec les siens. Après, il s'est donné la peine de remplir la promesse faite au saint : de trouver un emplacement convenable, et d'y édifier une église. Après avoir trouvé cet emplacement, une belle église a été bâtie, dans un assez court délai. Honorée du nom de Notre-Dame, Mère de Dieu toujours vierge Marie, de sa vénérable Dormition, on a établi également son régime de vie en commun (*obšte žitie*).

« En qualité d'hégoumène de ce monastère, Serge installe l'un de ses disciples nommé Sava, qui avait été auparavant grand confesseur et père spirituel de la communauté des frères moines du monastère. Et celui-ci était un maître vénérable et plein de zèle »³⁷.

Avec plusieurs détails, ce même épisode est repris dans le chapitre suivant :

« Et un grand bruit s'est répandu, comme quoi, par la permission de Dieu et à cause de nos péchés, le knèz Mamaï de la Horde mit en mouvement une force redoutable, toute l'armée des sans-Dieu Tartares qui se dirigeait vers la terre russe. Et un grand chagrin affligea les gens (russes). Parmi ceux-ci il y avait aussi le knèz grand seigneur tout-puissant (*knjaz' že velikodrûžavnyj*), digne de louanges et porteur de victoire Dimitri (*dostohvalnyj i pobedonosnyj Dmitrej*), qui tenait alors le sceptre des terres russes. Et il est venu chez Saint-Serge, car il avait une grande confiance en son conseil, s'il lui imposait de sortir contre les mécréants sans Dieu : il s'était rendu compte de son être bienfaisant, qui était doué aussi du don de la prophétie. Après avoir entendu ces choses

de la bouche du grand knèz, le saint l'a fortifié aussitôt par ses prières et, en lui donnant sa bénédiction, il lui a dit : 'Seigneur mon maître, il est nécessaire que tu sois préoccupé du troupeau chrétien que Dieu t'a confié : vas contre les mécréants sans Dieu, et si Dieu te vient en aide, tu seras vainqueur et tu rentreras dans ta patrie sain et sauf et comblé de louanges'. À son tour, le knèz a dit les mots suivants : 'Mon père, si Dieu m'aidera, je fonderai un monastère dédié à la Sainte Mère de Dieu'. Après avoir dit ces choses, et ayant reçu la bénédiction, il s'est éloigné vite.

Et c'est ainsi, en réunissant toute son armée, qu'il est sorti contre les sans-Dieu Tartares et voyant leur force et leur nombre infini, il était tourmenté par le doute provoqué par la crainte que beaucoup de ses gens seraient tués. Il s'adonna donc à une longue et mûre réflexion, ne sachant quoi faire. À ce moment-là, un courrier est arrivé à l'improviste ; celui-ci apportait un message de la part du saint qui disait : 'Seigneur mon maître, n'aie aucune crainte, pars avec audace contre leur fureur, n'aie pas peur, car Dieu est avec toi'. Et soudain le grand knèz et toute son armée se sont dirigés pleins de courage contre les païens, en disant ces mots : 'Grand Dieu, Toi qui est le créateur du Ciel et de la Terre, viens nous aider contre les adversaires de Ton saint nom!'

La lutte a commencé sous ces auspices, beaucoup de gens sont tombés, mais Dieu soutenant fortement le grand knèz Dimitri, porteur de la victoire, les Tartares païens ont été vaincus et complètement anéantis. C'est alors que ces malheureux ont senti le fléau et la fureur dirigée par Dieu contre eux, et ont pris la fuite en toute hâte. Les bannières porteuses de la Croix ont longtemps poursuivi les ennemis, et une foule innombrable de leurs guerriers ont été tués : quelques-uns ont pris la fuite blessés, d'autres sont tombés prisonniers. Le spectacle offert aux chrétiens a été merveilleux et la victoire admirable, grâce aux armes

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

qu'on pouvait voir tantôt brillantes dans l'éclat des rayons du soleil, tantôt rougies par le sang des étrangers, car on pouvait lire la victoire sur le visage des vainqueurs. C'est alors que la parole des prophètes est devenue réalité : 'Un seul homme chassait mille ennemis, et deux gens une foule innombrable'.

Remportant cette grande victoire contre ses adversaires barbares, le très digne de louanges et porteur du triomphe grand knèz Dimitri revient le visage souriant de joie dans sa patrie, et sans délai, il va au très saint hégoumène Serge, en guise de remerciements pour son bon conseil ; il glorifie Dieu le Tout-Puissant et adresse des vifs remerciements à l'hégoumène pour ses prières. Il confesse avec la pleine joie de son coeur toutes les choses qui se sont produites, en les mettant au compte de la miséricorde de Dieu, qui avait voulu cette heureuse issue. Et il fait un grand nombre de donations au monastère, car il voulait montrer ainsi à l'hégoumène sa bonne volonté de tenir sa promesse jusqu'au bout et d'agir tout de suite, c'est-à-dire d'ériger un monastère dédié à la Mère de Dieu, à l'endroit convenable pour la construction »³⁸.

Et Saint Serge de trouver cette place pour l'indiquer au grand knèz. La même procédure a été suivie par Etienne le Grand de Moldavie : selon la tradition conservée par les textes, il a érigé le monastère de Voroneţ à l'endroit voulu et montré par Daniel l'Ermite. Autre chose importante qu'on pourrait extraire de ces textes et que nous avons vue mise aussi en évidence par les sources byzantines, est celle que toute invasion des « païens » représente une punition de Dieu pour les péchés des chrétiens.

En dehors des traditions populaires, consignées par écrit dans leur écrasante majorité, d'une importance singulière

s'avère l'étude comparée de toutes les églises dédiées par Étienne le Grand aux saints militaires, telles que Saint-Georges et Saint-Démétrius à Suceava, Saint-Georges à Hârlău et Voroneț, où il y a même un cortège de saints militaires peints sur les murs (Georges, Démétrius, Mercurios, Minas, Théodore), ainsi que la fameuse cavalcade de l'église de la Sainte Croix de Pătrăuți, dirigée par l'Archange Michel, suivi par l'empereur Constantin le Grand et par des saints militaires tels que Georges, Démétrius, Nestor etc., qu'on pourrait considérer comme une invocation de l'aide divine contre les mécréants.

Vu mon manque de compétence dans le domaine de l'histoire de l'art, je ne m'attarderai point sur de tels sujets, mais je voudrais faire un éloge des choses recueillies par Teodor Burada à l'occasion de son voyage effectué à Athos en 1882. Nous dirons encore quelques mots seulement sur le monastère de Zographou, où Étienne le Grand est peint sur le mur du pronaos, car il a fait réédifier le monastère presque de fond en comble en 1502. À l'intérieur de l'église se trouvaient aussi les deux étendards du voïvode, assez connus, et qui représentent Saint-Georges : sur le premier, le saint est représenté à cheval, entouré par son troupaire avec des lettres coussues avec du fil à coudre, mais aussi avec du fil d'or et d'argent, tandis que sur le deuxième le saint est assis et tue le dragon situé sous ses pieds et deux anges lui mettent la couronne sur la tête. Une longue inscription slave est dédiée au saint en tant que porteur de victoire³⁹.

T. Burada a vu aussi une icône de Saint-Georges du temps d'Étienne le Grand qui était percée par des balles. Les moines du monastère athonite lui ont raconté une histoire liée à cette icône. Selon eux, lorsque le prince se trouvait à Bender, en Bessarabie, une guerre a commencé contre les Tatars, durant

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

laquelle le voïvode a subi une défaite. Il s'est retiré alors à l'ouest de la rivière de Prout (Prut, en roumain), où, s'enfonçant dans une forêt il est arrivé par hasard à Dobrovăț (dans l'actuel dép. de Jassy), localité où le voïvode a fait reconstruire un monastère. Étienne a commencé par s'incliner devant les icônes, mais fatigué par la route, il s'est endormi à l'intérieur de l'église. Pendant le sommeil, Saint-Georges s'est montré en songe en le demandant pourquoi était-il si épouvanté. Ensuite, le saint lui a dit :

« Prend mon icône et va vers Bahlui, car je t'aiderai à vaincre les Tatares'. Étienne s'est éveillé le lendemain et, en réunissant son armée dissipée, il a pris l'icône et s'est dirigé vers Frumoasa, où il a rencontré les Tatares, qui se trouvaient en route vers Jassy. La lutte a commencé tout de suite. En mettant l'icône face à l'ennemi (et devant son armée), il a remporté une brillante victoire et a chassé les Tatares au-delà du Dniestr (Nistru en roumain). Après, ceux-ci ont envoyé des émissaires à la cour d'Étienne, pour lui dire que ce n'était pas lui qui les avait vaincus, 'mais un jeune homme, qui est un digne empereur sur nous et sur vous'. Étienne a ordonné alors que toute son armée sorte pour être passée en revue et pour que les émissaires tatars puissent identifier le jeune homme qui les avait vaincus. Mais les émissaires n'ont réussi à identifier personne. Étienne a donné ensuite l'ordre d'ouvrir l'église, pour que les émissaires y puissent entrer. Une fois y entrés, ils ont fait un signe vers l'icône de Saint-Georges, en disant que c'était bien lui, le jeune homme représenté sur cette icône, qui les avait vaincu. »

Après cela, le voïvode a envoyé l'icône au monastère de Zographou, auquel il a dédié aussi les revenus des monastères de Dobrovăț et de Căpřiana⁴⁰. Il s'agit, bien sûr, d'une

légende, mais il faut remarquer que derrière cette légende se placent des détails historiques dont l'authenticité peut être vérifiée à l'aide des sources narratives et documentaires dont nous disposons.

Les mêmes sources, auxquelles nous allons faire encore une fois référence, mettent à notre disposition un assez riche matériel informatif, digne d'être amplement commenté et comparé avec d'autres espaces historiques.

Nous nous bornerons ici à deux détails, très proches l'un de l'autre, transmis par le *Letopiseț* de Grigore Ureche. Le premier concerne la vénération de Saint-Procope par le voïvode, et le deuxième se réfère à Saint-Démétrius. La victoire remportée sur Basarab Țepeluș à Râmnic, le 8 juillet 1481, jour destiné par le calendrier orthodoxe à la mémoire de St. Procope, est attribuée, à la lumière de cette tradition historique, au concours que ce saint militaire a donné à Étienne le Grand. Le voïvode en a été pleinement conscient car il a bâti plus tard l'église du village de Bădeuți, consacrée à Saint-Procope.

« On dit qu'à cette occasion Étienne voïvode a eu la vision du saint martyr Procope, qui courait en chevauchant au dessus des combattants et armé comme un brave chevalier, en venant en aide à Étienne voïvode et en insufflant du courage à son armée. Et on doit se fier à cette tradition, car une fois rentré comme vainqueur à son siège, le trône princier de Suceava, avec toute son armée et en grand triomphe, il a fait construire une église dédiée au saint martyr Procope dans le village de Bădeuți, église qui dure de nos jours encore »⁴¹

(c'est-à-dire à l'époque du chroniqueur, au XVII^e siècle, l'église étant plus tard détruite lors des hostilités de la première guerre mondiale). Le même chroniqueur souligne dès le

commencement de son récit de la bataille du 8 juillet 1481 qu'Étienne était sorti victorieux grâce à la miséricorde de Dieu, aux prières de la Mère de Dieu et de tous les saints, ainsi qu'au secours venu de la part du saint et grand martyr du Christ, Procope⁴².

Le souvenir du grand voïvode est resté vivant durant les siècles suivants, surtout dans les terres moldaves, et avant tout dans sa nécropole de Putna, en dépit des avatars subis par le monastère qui témoignent d'une histoire assez tourmentée. Un des grands métropolitains moldaves du XVIII^e siècle a été Iacob Putneanul (Jacques de Putna, 1750-1760, qui a fait revivre la belle et florissante période d'antan pour ce monastère. Étroitement lié à sa personnalité a été celle de l'érudit archimandrite Vartolomei Măzăreanu. À sa riche activité, ce dernier a aussi ajouté le Registre (*Condica*) des monastères de Voroneț et de Humor, et des essais littéraires tels que la *Passion et Miracles du saint et grand martyr Georges*, le *Règne d'Étienne voïvode le Brave*, le *fondateur du monastère de Voroneț*, ainsi que *d'autres saints monastères et églises*, d'où nous devons retenir l'épithète de « Brave », ou « Vaillant », appliqué à Étienne le Grand, et enfin, fait qui nous semble des plus importants, les *Passions du saint martyr Procope*⁴³.

L'aspect que nous venons de mentionner souligne une fois de plus les dimensions considérables prises par le culte des saints guerriers durant le règne d'Étienne le Grand. Nous voyons ce dossier sensiblement augmenté par l'activité de Vartolomei Măzăreanu⁴⁴.

Le deuxième exemple sur lequel nous voulons attirer l'attention dans ce contexte est puisé dans la même *Chronique* de Grigore Ureche. Elle attribue la victoire remportée par Étienne le Grand sur les Polonais, le 26 octobre 1497, à la

protection dont le voïvode a bénéficié dans ces circonstances de la part de Dieu, de la Sainte Vierge, ainsi que du saint et grand martyr Démétrius, commémoré par le calendrier orthodoxe le même jour : le 26 octobre.

Et après la victoire que la chance lui accorda en cette guerre, Étienne est rentré chez lui, à son siège de Suceava, en grande gloire et louanges, comme un vainqueur ; et il a bâti l'église au nom du saint martyr Démétrius, dans la cité de Suceava, église qui existe encore aujourd'hui. Il y a des gens qui disent que pendant la bataille qui a eu lieu alors, le saint martyre Démétrius se serait montré à Étienne voïvode ; le saint était à cheval et armé comme un brave, prêtant aide et donnant de l'entrain (de la hardiesse, du courage) au voïvode Étienne et à son armée. Et on peut accorder toute la confiance à ce fait, vu l'église richement décorée qu'il a fait construire et dédier à ce saint⁴⁵.

Cet épisode vient d'augmenter le dossier, déjà considérable, des miracles faits par Saint-Démétrius à travers l'histoire byzantine et celle du monde orthodoxe environnant. En parcourant les sources byzantines qui concernent ce sujet⁴⁶, nous avons déjà remarqué à une autre occasion⁴⁷ la ressemblance frappante entre le fragment cité de la *Chronique* d'Ureche et un passage d'un écrit « politico-historique » de Siméon de Thessalonique, le fameux métropolitain byzantin du XV^e siècle, dont l'oeuvre dogmatique et polémique a été assez connue et même publiée au Moyen Âge roumain. L'épisode raconté par Siméon de Thessalonique porte sur l'histoire assez tourmentée de la cité de Thessalonique entre les deux conquêtes de la ville par les Turcs, en 1387 et 1430. Après une première conquête en 1387, la ville fut reprise par l'Empire byzantin après la défaite subie par Bayezid à Ankara (le 28 juillet 1402),

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

pour tomber de nouveau, et cette fois-ci de façon définitive, sous la domination ottomane (1430). À un moment donné, quand le siège turc de la ville touchait à un point critique pour les défenseurs byzantins (le 6 mars 1426), Saint-Démétrius s'est montré et s'est fait remarqué par les assiégés : ceux-ci l'ont vu parcourant les remparts en chevalier guerrier, sur son cheval blanc, fait qui a découragé les Turcs et a stimulé les défenseurs dans leur combat⁴⁸.

Digne d'une attention particulière s'avère ici la couleur blanche du cheval du saint, différente de celle du cheval de Saint-Georges. Dans les représentations iconographiques, ces deux couleurs sont encore une fois inversées. Cette dernière remarque ne fait que souligner une fois de plus la richesse de l'héritage chrétien de l'Europe.

Les études d'histoire comparée, réalisation évidente du passé, mais plutôt une tâche importante de l'avenir, restent à l'ordre du jour, pour mieux placer et apprécier les grandes vérités historiques, y compris celles qui ne sont pas encore découvertes. En vertu de son penchant particulier pour cette catégorie de l'histoire, bien qu'il soit assez restreint à première vue, le sujet que nous avons traité ici projette des lumières nouvelles sur une personnalité historique. Sous un éclairage nouveau, qui réunit des détails isolés ou restés presque inaperçus jusqu'à présent, la figure d'Étienne le Grand gagne en importance et dimensions, et nos connaissances historiques s'enrichissent sur plusieurs plans. Ces connaissances concernent non seulement une figure historique, un homme mortel comme les autres, mais avant tout des états d'esprit ou des mentalités qui ont une longue durée.

NOTES

- ¹ Gr. Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, édition par P. P. Panaitescu, Bucarest, Minerva, 1987, p. 64.
- ² G. Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le « Césaropapisme » byzantin*, Paris, 1996, pp. 159-166.
- ³ M. Porumb, *Dicționar de pictură românească veche în Transilvania. Sec. XIII – XVIII*, Bucarest, 1998, pp. 91 et 336. Dans les mêmes églises, on trouve aussi des représentations d'autres saints militaires, tels que Démétrius, Georges ou Théodore.
- ⁴ P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654*, Rome, 1986, p. 183 (et n. 25, où l'auteur affirme que, grâce à Étienne le Grand, Zographou devenait « l'équivalent pour la Moldavie de ce que Kutlumus représentait pour la Valachie »).
- ⁵ M. Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox*, IIème édition, Bucarest, 1937, p. 36. Une autre photo chez V. Căndea et C. Simionescu, *Mont Athos. Présences roumaines*, Avant-propos par E. Condurachi, Bucarest, 1979, sans pagination (apud P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 187).
- ⁶ P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 188.
- ⁷ *Ibidem*, p. 187 (avec bibliographie).
- ⁸ *Documenta Romaniae Historica (=DRH), A (Moldavie)*, vol. II, Bucarest, 1976, doc. 176.
- ⁹ *DRH, A, III*, Bucarest, 1980, doc. 32-34 (pp. 53-56).
- ¹⁰ *Ibidem*, doc. 40, 51, 204 et 244 (pp. 75, 96, 369 et 435).
- ¹¹ *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Putna*, Paris, 1925, p. 15 et pl. IX/33.
- ¹² P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 191, n. 49 (avec une riche bibliographie).
- ¹³ « Quelques témoignages des liens roumano-grecs sous le règne d'Étienne le Grand, prince de Moldavie », dans *Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen*, V, 1967, 1-2, pp. 120-128, ici p. 122. Pour les légendes athonites qui concernent des icônes roumaines miraculeuses, on pourrait consulter le travail du savant évêque de Roman Melchisedec Ștefănescu, « Despre icoanele miraculoase de la Athon de origine română », dans *Analele Academiei Române*, V, 1882-1883, pp. 217-219. Pour d'autres détails sur la même icône et la légende de Saint-Georges à Zographou, voir T. Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfântul Munte Athos*, Sibiu, 1940, pp. 216 et 222, où l'auteur affirme avoir vu au

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

monastère, en 1935, une histoire en langue bulgare de cette icône, cf. P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 192, n. 52.

- ¹⁴ Maria Magdalena Székely, Șt. S. Gorovei, « 'Semne și minuni' pentru Ștefan Voievod. Note de mentalitate medievală », réédition dans le volume *Altfel despre Ștefan cel Mare*, Bucarest, Anastasia, 2004, pp. 137-156, ici p. 151.
- ¹⁵ *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare*, București, 1958, p. 198, no. 24, et p. 95, no. 8.
- ¹⁶ Simeon Teodorescu-Kirileanu, *Faptele și vitejiile lui Ștefan cel Mare și Sfânt*, București, Casa Școalelor, 1943, p. 59 et suiv.
- ¹⁷ *Ibidem*, p. 63.
- ¹⁸ Ion Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei*, éd. par G. Ștrempele, Bucarest, Éditions de l'Académie roumaine, 1982, p. 65 (ou l'éd. de Iorgu Iordan, Bucarest, ESPLA, 1955, p. 107). Le fragment fait partie de *O samă de cuvinte*, IV.
- ¹⁹ *Decus pro patria mori egregiumque pro christianorum defensionem corpora morti dare*, soulignait le roi Eudes (888-898) pour exhorter son armée engagée dans les combats avec les envahisseurs normands, encore païens à cette époque (Richer, *Histoire de France (888 – 995)*, éditée et traduite par R. Latouche, I, Paris, Les Belles Lettres, 1930, pp. 22-24 (1er livre, chap. 8).
- ²⁰ *Ibidem*, II, Paris, 1937, p. 140 (livre III, chap. 108) et p. 200 (livre IV, chap. 39 : *summam Divinitatem invocans*).
- ²¹ Ducas, *Istoria turco-bizantină*, édition par V. Grecu, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1958, pp. 46, l.16-18, et pp. 48, l. 5-20. On pourrait multiplier ces exemples.
- ²² O. Cristea, « Ștefan cel Mare și Daniil Sihastrul. Notă asupra relației dintre prinț și omul sfânt în Țările Române », dans le volume *Altfel despre Ștefan cel Mare*, déjà cité, pp. 287-293.
- ²³ N. Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii până la 1601 și de la 1709 la 1711*, édition par C. A. Stoide et I. Lăzărescu, préface par Gh. Ivănescu, Iași, Junimea, 1976, p. 116.
- ²⁴ *Ibidem*, p. 121.
- ²⁵ *Ibidem*, p. 111.
- ²⁶ G. Dagron, « Le monachisme à Constantinople jusqu'au concile de Chalcedoine (451) », *Travaux et Mémoires* (= TM), IV, Paris, 1970, p. 229-276, ici pp. 247-248. L'anecdote se trouve chez Sozomène, voir l'édition établie par J. Bidez et dirigée par G. Chr. Hansen,

Kirchengeschichte, Berlin, Akademie-Verlag, 1960, VI, 40, 1, pp. 301, l. 1-7.

- ²⁷ I. Kinnamos, *Historia*, édition par A. Meineke, Bonn, 1836, pp. 23-24.
- ²⁸ *Encomion Gregorii Palamae*, édition par J. P. Migne, *Patrologia Graeca* (= PG), t. 151, col. 615. Discussion chez G. Soules, « Ho tsaros Stephanos Dousan kai to Hagion Oros », dans *Epeteris Hetaireias Byzantinon Spoudon* (= EHBS), XXII, 1952, pp. 92-93.
- ²⁹ *Encomion Gregorii Palamae*, édition par D. G. Tsames, *Philotheou Konstantinoupoleos tou Kokkinou Hagiologika erga, I (Thessalonikeis Hagioi)*, Thessalonique, 1985, chap. 82, pp. 519-520.
- ³⁰ Fr. Halkin, « Deux vies du saint Maxime le Kausokalybe », *Analecta Bollandiana*, 54, 1936, pp. 38-112, ici pp. 90-91.
- ³¹ *Ibidem*, chap. 20, p. 93, l. 4-5.
- ³² Al. Eck, *Le Moyen Âge russe*, Paris, 1933, p. 130.
- ³³ Fr. Dvornik, *Slavii în istoria și civilizația europeană*, Bucarest, All, 2001, p. 194 et suiv.
- ³⁴ D. Obolensky, *Un Commonwealth medieval : Bizanțul*, Bucarest, Corint, 2002, p. 287 et suiv.
- ³⁵ Fr. Dvornik, *op. cit.*, p. 196.
- ³⁶ *Žizn' i žitie Sergija Radonežskogo*, édition, commentaire et illustration par V. V. Kolesov, T. P. Rogožnikova et T. A. Lisovaja, Moscou, Éditions Sovetskaja Rossija, 1991, pp. 77-78.
- ³⁷ *Ibidem*, p. 78.
- ³⁸ *Ibidem*, pp. 78-80.
- ³⁹ Du dernier (c'est-à-dire du second) de ces étendards a parlé aussi Charles Bémont, en s'arrêtant sur Michel le Brave et Étienne le Grand, « dont les soldats du général Sarrail ont récemment retrouvé l'étendard dans un monastère bulgare du mont Athos » (« Introduction » au livre de N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Paris, Payot, 1917, ici N. Iorga, *Histoire des relations roumaines*, Anthologie et édition augmentée par Fl. Rotaru, Bucarest, Semne, 1995, p. 8).
- ⁴⁰ T. Burada, *O călătorie la Muntele Athos*, Iași, 1884, pp. 36-38.
- ⁴¹ Gr. Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, édition par P. P. Panaitescu, Bucarest, 1955 (puis 1958), Bucarest, Minerva, 1987, p. 49.
- ⁴² *Ibidem*, p. 48.
- ⁴³ S. Reli, « Un manuscrit inedit al lui Vartolomei Măzăreanu : *Slujba și Patimile sf. m. Procopie (1779)* », dans la revue *Candela* de Czernowitz (en roum. Cernăuți), XLIX, 1938, pp. 81-89.

2. Période post-byzantine et débuts de l'époque moderne

- ⁴⁴ S. Porcescu, E. Cozărescu et ensuite I. D. Lăudat, dans les pages de la revue *Mitropolia Moldovei*, XXXVII, 1961, 7-8, pp. 569-572 ; XXXVIII, 1962, 3-4, pp. 193-202 et XLII, 1966, 7-8, pp. 543 – 549.
- ⁴⁵ Gr. Ureche, *éd cit.*, pp. 58-59.
- ⁴⁶ P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, I (*Le texte*), II (*Commentaire*), Paris, 1981; Ioakeim Iberitou, « Ioannou Staurakiou Logos eis ta thaumata tou Hagiou Demetriou », *Makedonika*, I, 1940, pp. 324-376, ici p. 370, l. 32-33 ; V. Tăpkova-Zaimova, « Quelques représentations iconographiques de Saint Démétrius et l'insurrection des Assénides – première scission dans son culte 'œcuménique' », *Byzantinobulgarica*, V, 1978, pp. 261-167 ; T. Teoteoi, « Civilizația statului Asăneștilor între Roma și Bizanț », dans le vol. *Răscoala și statul Asăneștilor*, Bucarest, 1989, pp. 70-102, ici pp. 92-95.
- ⁴⁷ T. Teoteoi, « L'Hagiographie et le culte des saints au Moyen Âge roumain », dans *Septième Congrès International d'Études du Sud-Est Européen (Thessalonique, 29 août – 4 septembre 1994)*, *Rapports*, Athènes, 1994, pp. 603-638, ici p. 620.
- ⁴⁸ *Politico-historical Works of Symeon of Thessalonica (1416/17 to 1429)*, édition par D. Balfour, Vienne, 1979 (*Wiener Byzantinische Studien*, XIII), p. 62. Sur la *mesiteia* de St. Démétrius, voir aussi *Ibidem*, p. 43, l. 25 ; p. 54, l. 12 ; p. 61, l. 22 ; p. 63, l. 22 etc. ; la mort de Mahomet I^{er} (1413-1421) est considérée comme le résultat d'une action de St. Démétrius en faveur des Byzantins, p. 52, l. 5-7.